

Martine Delvaux : *Femmes psychiatisées, femmes rebelles. De l'étude de cas à la narration autobiographique.*

Louise Blais

Volume 12, numéro 2, 1999

Invisibles et visibles

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/058054ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/058054ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue Recherches féministes

ISSN

0838-4479 (imprimé)

1705-9240 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Blais, L. (1999). Compte rendu de [Martine Delvaux : *Femmes psychiatisées, femmes rebelles. De l'étude de cas à la narration autobiographique.*]. *Recherches féministes*, 12(2), 188–190. <https://doi.org/10.7202/058054ar>

perspective, briser l'isolement, indiquent les participantes : « On s'en sort soi-même en aidant les autres à s'en sortir » (p. 113).

Les femmes de l'échantillon demandent de l'aide, même si cette démarche est loin d'être facile. Les services formels sont perçus comme impersonnels, mais plusieurs y auront recours tout de même : d'une part, parce que les proches sont souvent incapables d'aider, étant déjà aux prises avec des problèmes semblables, et, d'autre part, parce que la même distance faisant l'objet d'une critique est souvent appréciée pour la neutralité et le secret professionnel qu'elle assure. Le voisinage et la famille étant rarement source d'aide, il reste les amies qui aident et se font aider. On découvre en effet que la dynamique de l'aide est réciproque et que cette réciprocité est très chère à ces femmes que l'on présente à tort comme de simples demandeuses d'aide, trop vulnérables et passives pour aider les autres.

Décrire ce livre n'est pas simple, car le mince résumé fait ci-dessus ne lui rend pas justice. La recherche a été effectuée avec une grande rigueur et la réflexion théorique est intéressante ; quant à la lecture, elle est, avant tout, vivante, bouleversante, passionnante. Elle donne envie de s'attarder à découvrir la face cachée des connaissances impersonnelles et démontre que l'émotion a sa place dans une démarche scientifique.

CATHERINE DES RIVIÈRES-PIGEON  
Université de Montréal

—● **Martine Delvaux**

*Femmes psychiatisées, femmes rebelles.*  
*De l'étude de cas à la narration autobiographique.*  
Paris, Institut Synthélabo, 1998, 281 p.

Martine Delvaux offre au public un livre sur la « folie » des femmes, ou plutôt sur la « folie » ET les femmes, mot qu'elle placera, tout au long de l'ouvrage, entre guillemets comme si, par là, elle invitait les lectrices et les lecteurs à suspendre leur propre jugement sur le lieu et la nature véritables de cette chose nommée « folie ». On aura vite compris que l'auteure récusé non pas tant l'expérience de la folie, telle qu'elle peut être vécue par des femmes, mais bien le discours dans lequel elle est enrobée quand il est question de maladie mentale ou de diagnostic psychiatrique désignant croyances, attitudes ou comportements jugés par d'autres comme étranges, dérangeants, différents.

Il ne sera alors pas étonnant de trouver dans ces pages une critique virulente de l'univers de la psychiatrie/santé mentale, accusé de dépossession systématique de l'histoire, de la biographie et de l'expérience de ces femmes « folles », « hystériques », « malades mentales », au profit de la constitution de la science médico-psychiatrique et psychanalytique. Toutefois, ce ne sont pas que les hommes de cette science psychiatrique officielle qui se trouvent accusés, bien que, de manière ambiguë, si l'on juxtapose le premier chapitre de l'ouvrage aux derniers, y passent aussi les Foucault, Laing, Mannoni et autres ténors de l'antipsychiatrie, ce mouvement issu des années 60 et jamais tout à fait mort, comme en témoigne la persistance des mouvements de personnes psychiatisées partout en Occident. Pour M. Delvaux, en effet, même l'antipsychiatrie est suspecte dans la mesure où, citant Derrida, elle soutient que les meilleurs porte-parole des « fou/folles » seraient « ceux qui les trahissent le mieux ; [...] quand on veut dire leur silence [...] on est déjà passé

à l'ennemi et du côté de l'ordre, même si dans l'ordre, on se bat contre l'ordre » (p. 152). On pourrait se demander, dès lors, s'agissant d'un livre sur les femmes et leur « folie », comment M. Delvaux évitera de sombrer dans le piège qu'elle s'efforce de dénoncer.

Le premier chapitre reprend essentiellement les principales critiques provenant des sciences humaines et sociales, de milieux cliniques progressistes ou de mouvements sociaux, tel celui des femmes, qui ont été formulées contre la psychiatrie au cours des dernières décennies. Dans une perspective résolument féministe, l'auteure trace quelques grandes étapes de la médecine psychiatrique depuis les Charcot, Freud et autres qui, soutient-elle, ont constitué leur science en s'emparant des paroles de femmes « folles », « hystériques », « malades ». En somme, selon M. Delvaux, c'est au moyen de l'observation, de l'histoire de cas et de la prolifération nosologique que des femmes, à travers leur souffrance, auront été les véritables muses de la médecine psychiatrique.

Le deuxième chapitre poursuit sur cette lancée de la femme « folle » comme muse. Cette fois, ce ne sont pas les psychiatres mais plutôt les biographes qui seront examinés à la loupe. L'auteure revient ainsi sur les biographies relativement récentes de quelques personnages féminins célèbres pour étayer son argument en replongeant dans des histoires qui ont touché un large public depuis vingt ans : celle d'abord de Camille Claudel qui trouvera la mort en asile psychiatrique après plusieurs décennies d'internement, mettant ainsi fin à un prodigieux talent de sculpteure ; celle ensuite de Zelda Fitzgerald, écrivaine, qui sera plusieurs fois internée pour aussi y mourir ; celle enfin de Sylvia Plath, poète, qui se suicidera en 1963 à l'âge de 31 ans. Ces trois femmes ont en commun d'avoir été douées d'un immense talent créateur, d'avoir été liées à, et éclipsées par, des hommes également doués mais jouissant en plus d'une grande reconnaissance — Auguste Rodin, sculpteur, F. Scott Fitzgerald, écrivain, et Ted Hughes, poète lauréat. Toutes trois auront aussi vu leur vie brisée par... Par quoi ? La folie ? Une sensibilité à fleur de peau ? Le sabotage de leur talent par ceux-là mêmes qu'elles aimaient ?

Si ces questions surgissent de l'ouvrage de M. Delvaux, l'objet de ce chapitre est autre. En effet, l'auteure cherche à montrer que, en acceptant, *a priori*, les diagnostics psychiatriques qui avaient été apposés à ces femmes, leurs biographes ont en fait prolongé l'entreprise stigmatisante et destructrice de la psychiatrie. Elles auront ainsi en quelque sorte été deux fois mises à mort socialement : la première fois de leur vivant par la psychiatrie et les proches ; et la seconde dans l'après-vie par leurs biographes. Avant, comme après, soutient M. Delvaux, elles resteront des histoires de cas, objets discursifs, éternellement « parlées » par d'autres, jamais « parlantes ».

Les deux dernières parties entrent de plain-pied au cœur de l'ouvrage : la prise de parole par des femmes « folles », en l'occurrence au moyen de récits d'internement, l'hypothèse de l'auteure étant que c'est dans la narration que la guérison, en tout cas une certaine forme de guérison, est rendue possible, que peut (re)naître le sujet ayant été aliéné de soi et d'autrui. Elle rejoint ici un courant en anthropologie qui inspire certaines des recherches les plus fécondes concernant l'univers de la « folie/maladie mentale », et dont Ellen Corin, de l'Université McGill, et Gilles Bibeau, de l'Université de Montréal, ainsi que Arthur Kleinman, Mary-Jo Delvecchio-Good et Byron Good, de l'Université Harvard, en constituent quelques-uns des principaux acteurs et actrices.

Un chapitre d'ordre théorique, fortement inspiré par la pensée derridienne, souligne davantage la trame de l'ouvrage : le sens du signe n'est jamais arrêté ; il est toujours « ailleurs que là où il est », soutiendra-t-elle, en se référant à la notion de *différance* proposée par Derrida. Dans ce sens, le contexte — le genre, mais aussi la classe sociale, la race

— détermine l'endroit d'où l'on parle et d'où l'on interprète ; l'endroit d'où sont désignées la déviance, l'altérité, l'étrangeté. C'est ainsi que la loi du genre, de la classification, dont celle de la nosologie psychiatrique, aura pour effet de limiter les interprétations, de contrôler le mouvement de la signification, où la « folie » n'est plus expérience et mouvement, mais se trouve figée dans un cadre institutionnel de la loi et de l'ordre. On peut penser qu'il y a ici la racine de la « chronicisation » qui est au cœur des préoccupations institutionnelles concernant la problématique psychiatrique, véritable *double bind* de l'appareil psychiatrique, où quoi que l'on fasse, on ne peut en sortir gagnant ou gagnante. Sur ce sujet, il faut lire (p. 145-148) la synthèse remarquable que fait l'auteure du concept de la double contrainte proposé par G. Bateson.

M. Delvaux aborde, pour terminer, les récits d'internement de quelques « folles », liées amoureusement à de grands noms du surréalisme, les André Breton, Max Ernst, Antonin Artaud, Diego Rivera, Salvador Dalí... Réduites à des objets d'inspiration, plusieurs de ces femmes prendront la route de l'asile psychiatrique ou du suicide, parfois les deux. Certaines, dont Léonora Carrington et Colette Thomas, la première liée à Ernst, la seconde à Artaud — pour ne nommer que celles-là —, feront le récit de leur descente aux enfers et de leur internement psychiatrique. C'est dans ces lignes que M. Delvaux propose les pages les plus saisissantes de son ouvrage et où elle réussit à surmonter le piège qui la guettait au départ.

On peut broser à grands traits l'argument sous-jacent à ces chapitres de la manière suivante. La « guérison narrative » repose sur l'idée selon laquelle le geste d'écriture consiste à créer une complicité entre la narratrice et le lecteur ou la lectrice, à lui faire partager l'expérience, en l'occurrence de l'internement ; à faire en sorte qu'un rapport puisse s'établir entre ces deux personnes de manière que la seconde arrive à accompagner la première, au sens fort du mot (oserais-je dire comme Laing avec Mary Barnes ?), dans la trajectoire l'ayant conduite à la folie et à l'asile. Un peu à la façon de Georges Balandier dans *l'Afrique ambiguë*, la guérison narrative est un appel, où la personne qui lit est invitée, sinon incitée, à « raisonner en cannaque » pour en arriver à comprendre que, dans des conditions semblables, elle aurait peut-être connu une trajectoire semblable. Étant donné la séparation que la civilisation occidentale a effectué entre raison et déraison à travers l'entreprise psychiatrique, on comprendra qu'une telle « méthode thérapeutique », somme toute simple, soit restée si marginale, pour ne pas dire lettre morte, au sens propre du terme. Car si, comme Foucault l'a enseigné, la déraison n'est que l'envers dérisoire, mais nécessaire, à tout travail de la raison, c'est l'entreprise psychiatrique elle-même qui se trouve alors en question.

Certains de ces récits ont été écrits voilà plusieurs années, voire des décennies. L'auteure doit être remerciée de faire (re)découvrir ces voix oubliées dont les ouvrages pourraient trouver une nouvelle vie dans les sommaires de cours universitaires qui ont pour objet ou sujet l'étude de cette chose nommée « folie », celle des femmes, et celle des hommes aussi.

LOUISE BLAIS  
École de service social  
Université d'Ottawa